

EDGAR RICE BURROUGHS

TANAR DE PELLUCIDAR

(PELLUCIDAR - TOME 3)



PRNG
P.R.N.G. ÉDITIONS

Même auteur, même éditeur :



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette : © Éric Chaplain

Pour la présente édition : © PRNG ÉDITIONS — 2017

PRNG Éditions (Librairie des Régionalismes) :

48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.092.1

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part : cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

EDGAR RICE BURROUGHS

**TANAR
DE PELLUCIDAR
(CYCLE DE PELLUCIDAR N° 3)**





Edgar Rice Burroughs.

Titre original : TANAR OF PELLUCIDAR.
Traduction de Pierre BILLON

PROLOGUE

Jason Gridley est un « mordu » de la radio. En eût-il été autrement que cette histoire n'eût jamais été écrite. Jason a vingt-trois ans et un physique d'une scandaleuse perfection — trop beau d'ailleurs pour être vraiment l'esclave d'aucune passion. A le voir on ne s'en douterait pas — c'est un jeune Américain tout à fait normal et sain, sérieusement informé de bien des choses en dehors de la radio, comme l'aéronautique, par exemple, le golf, le tennis et le polo.

Mais ce n'est pas l'histoire de Jason que nous avons entrepris de conter ici — il ne constitue en fait qu'un incident — un incident important dans ma vie, qui rendit possible cette histoire, et ainsi, après quelques mots d'explication, nous renverrons Jason à ses diodes, ses ondes et autres amplificateurs dont il n'ignore rien, et moi tout.

Jason est un orphelin nanti d'une fortune personnelle, et après avoir terminé ses études à Stanford il est venu dans ce pays où il a fait l'acquisition de quelques arpents à Tarzana ; voilà où et comment j'ai fait sa connaissance.

Tandis que sa demeure était en cours de construction, il avait fait de la mienne son quartier général, d'où ses apparitions fréquentes dans mon cabinet de travail ; plus tard, je lui rendis la politesse en allant le visiter dans son nouveau laboratoire, comme il l'appelle — une pièce de vastes proportions, à l'arrière de sa maison, un local tranquille et reposant, dans une calme demeure bâtie sur le modèle des fermes hispano-américaines. Parfois, aussi, nous chevauchions de compagnie, dans l'air frais du petit matin, dans les montagnes de Santa Monica.

Jason se livre à des expériences sur je ne sais quel nouveau principe de radio et comme mon ignorance du sujet est positivement insondable, moins j'en parlerai, moins ma réputation risquera d'en souffrir.

Peut-être suis-je trop vieux, peut-être trop bête, à moins qu'il ne s'agisse de ma part d'une absence totale d'intérêt — je préfère attribuer mon ignorance abyssale et chronique de toutes choses apparentées à la radio, à cette dernière raison : l'indifférence. J'épargne ainsi mon amour-propre.

Je sais néanmoins une chose — c'est Jason qui me l'a confiée — que l'idée sur laquelle il fonde ses espoirs a pour base, en quelque sorte, une onde entièrement nouvelle et dont l'existence était insoupçonnée.

L'idée lui fut suggérée, me dit-il, par les fantaisies imprévisibles des

parasites. En expérimentant à tâtons pour découvrir un dispositif susceptible de les éliminer, il découvrit dans l'éther un phénomène secondaire dont le comportement ne correspondait à aucune loi scientifique précédemment connue.

Dans sa propriété de Tarzana, il avait monté une première station et une seconde, à quelques kilomètres de là, à l'arrière de mon ranch. Entre ces deux postes, nous conversions par le moyen de quelque étrange courant éthéré, qui semble passer à travers toutes les autres ondes et les autres stations, entièrement inaperçu, sans le moindre effet perturbateur, au point qu'il ne produit pas le plus léger effet sur le poste classique de Jason, disposé dans la même pièce et desservi par la même antenne.

Mais ces particularités qui n'offrent guère d'intérêt pour quiconque, Jason excepté, ne sont qu'une entrée en matière au stupéfiant récit des aventures de Tanar de Pellucidar.

Nous étions un soir, Jason et moi, assis dans son laboratoire, discutant, comme nous le faisons fréquemment, d'innombrables sujets allant de « la culture des choux au destin des rois » pour revenir, comme Jason manquait rarement de le faire, à l'onde Gridley, nom que nous avons donné au phénomène.

Une grande partie du temps, Jason gardait ses écouteurs aux oreilles et je ne connais rien qui soit moins propice à la conversation. Néanmoins cela m'irrite encore moins que la plupart des bavardages qu'il faut subir dans la vie. J'aime les longs silences et le commerce de mes propres pensées.

Bientôt Jason reposa son casque d'écoute :

« Il y a de quoi pousser un homme à la boisson ! » s'exclama-t-il.

— Comment cela ? demandai-je.

— Voilà que je reçois encore la même chose, dit-il. J'entends des voix, très faibles, mais incontestablement humaines. Elles s'expriment en un langage inconnu de l'homme. C'est à devenir fou.

— Elles proviennent de Mars, peut-être, ou de Vénus », suggérai-je.

Il fronça les sourcils et soudain son visage s'éclaira d'un de ses brusques sourires.

« A moins qu'il ne s'agisse de Pellucidar ».

Je haussai les épaules.

« Savez-vous, amiral, dit-il (il m'appelle amiral à cause d'une casquette de marine que je porte à la plage), que dans mon enfance, je croyais mot pour mot les folles histoires que vous racontiez sur

Mars et Pellucidar. Le monde intérieur au cœur de la Terre était à mes yeux aussi réel que les Hautes Sierras, la vallée San Joaquin, ou la Porte d'Or, et j'avais le sentiment de mieux connaître les cités jumelles d'Hélium que Los Angeles.

» Je ne trouvais rien d'in vraisemblable dans ce voyage de David Innes et du vieux Perry à travers la croûte terrestre, jusqu'à Pellucidar. Oui, cher monsieur, lorsque j'étais enfant, tout cela était pour moi parole d'Évangile.

— Mais à présent, vous avez vingt-trois ans et vous savez que cela ne peut être vrai, dis-je avec un sourire.

— Vous voudriez bien me faire croire le contraire, n'est-ce pas ? dit-il en riant.

— Je n'ai jamais dit à personne que ces histoires étaient vraies, répliquai-je, je laisse à chacun la liberté de penser à sa guise, mais je me réserve le droit d'en faire autant.

— Voyons, vous savez parfaitement qu'il eût été impossible à la taupe métallique fabriquée par Perry de traverser huit cents kilomètres de croûte terrestre ; vous savez qu'il n'existe pas de monde intérieur peuplé d'étranges reptiles et d'hommes de l'âge de pierre, pas plus qu'il n'existe d'Empereur de Pellucidar ».

Jason commençait à s'énerver, mais son sens de l'humour vint à notre secours et il se mit à rire.

« Il me plaît de croire qu'il existe une Diane la Magnifique », dis-je.

— Oui, accorda-t-il, mais je regrette que vous ayez tué Hooja le Rusé. C'était un fieffé coquin.

— Ce ne sont pas les coquins qui manquent, lui rappelai-je.

— Ils aident les filles à garder leur ligne et leur teint de jeune fille, dit-il.

— Comment cela ? demandai-je.

— Par l'exercice qu'elles prennent en fuyant devant leurs poursuivants.

— Vous vous moquez de moi, lui dis-je d'un ton de reproche, mais souvenez-vous, je vous en prie, que je ne suis qu'un simple historien. Si les demoiselles s'enfuient et que les coquins leur donnent la chasse, je dois honnêtement rapporter les faits.

— Des histoires, tout ça ! » s'exclama-t-il.

Il se recoiffa de son casque et je repris la lecture des élucubrations d'un antique menteur, qui aurait dû faire fortune en exploitant

la crédulité des lecteurs, ce qui apparemment ne s'est pas produit. Nous restâmes ainsi silencieux pendant un certain temps.

Bientôt, Jason reposa de nouveau son casque et se tourna vers moi.

« J'entends de la musique, dit-il, une musique étrange, envoûtante, suivie soudain de grands cris et j'ai cru entendre aussi des coups entremêlés de hurlements et de détonations.

— Vous savez que Perry expérimentait des armes à feu en Pellucidar, rappelai-je à Jason avec un sourire ; mais il n'était plus d'humeur à plaisanter et il changea de ton.

— Vous n'ignorez pas, bien entendu, dit-il, que depuis bien des années, une théorie postule l'existence d'un monde intérieur.

— En effet, répondis-je, j'ai lu des ouvrages exposant et défendant une telle hypothèse.

— Elle suppose des ouvertures polaires menant à l'intérieur de la Terre, dit-il.

— Elle est également corroborée par bien des faits scientifiques apparemment irréfutables, lui rappelai-je. Mer polaire ouverte, eaux plus chaudes à mesure qu'on se rapproche du nord, végétation tropicale flottante, dérivant vers le sud à partir des régions polaires, lumières nordiques, pôle magnétique, persistance des Esquimaux à prétendre qu'ils descendent d'une race venue d'un pays chaud situé à l'extrême Nord.

— J'aimerais tenter une expédition pour trouver l'une des ouvertures polaires », dit Jason en replaçant le casque sur sa tête.

Suivit de nouveau un long silence, interrompu à la fin par une brusque exclamation de Jason. Il poussa vers moi un second casque.

« Écoutez ! » s'écria-t-il.

A peine les écouteurs aux oreilles, je perçus un message tel que nous n'en avions encore jamais reçu sur l'onde Gridley — il était en morse ! Pas étonnant que Jason Gridley fût surexcité, puisqu'il n'existait aucune station sur Terre, en dehors de la sienne, qui fût accordée sur l'onde Gridley.

Un message en morse ! Que pouvait-il bien signifier ? J'étais déchiré par des sentiments contradictoires — fallait-il rejeter les écouteurs pour discuter avec Jason de ce stupéfiant phénomène, ou les garder aux oreilles pour écouter plus avant ?

Je ne suis pas ce que l'on pourrait appeler un expert, rompu aux subtilités du morse, mais je n'eus aucune difficulté à comprendre le simple signal composé de deux lettres, répété par groupes de trois

avec une pause entre chaque groupe : D. I., D. I., D. I., pause ; D. I., D. I., D. I., pause.

Je tournai les yeux vers Jason et rencontrai son regard perplexe.

Les signaux s'interrompirent et Jason manipula sa propre manette, lançant ses initiales : « J. G., J. G., J. G. », en observant le même groupement que les D. I. Presque instantanément, il fut interrompu. L'excitation de son correspondant était nettement perceptible.

« D. I., D. I., D. I., Pellucidar ». Les lettres crépitèrent contre nos tympanes avec un rythme de mitrailleuse. Nous nous regardâmes l'un l'autre, muets de stupéfaction.

« C'est un canular ! m'exclamai-je, et Jason, lisant mes paroles sur mes lèvres, secoua la tête.

— Comment pourrait-il s'agir d'un canular ? répliqua-t-il. Il n'existe sur Terre aucune autre station équipée pour envoyer ou recevoir l'onde Gridley, et par conséquent aucun moyen de perpétrer une telle mystification ».

Notre mystérieuse station se faisait entendre de nouveau : « Si vous recevez ce message, répétez mon signal ». Et elle termina en signant : D. I., D. I., D. I. ».

« Ce pourrait être David Innés, dit Jason.

— Empereur de Pellucidar », ajoutai-je.

Jason envoya le message, « D. I., D. I., D. I. », suivi des mots : « Quelle est votre station ? » et « Qui émet ? »

« Ici Observatoire Impérial de Greenwich, Pellucidar. Abner Perry opérateur. Qui êtes-vous ?

— Ici laboratoire expérimental privé de Jason Gridley, Tarzana, Californie ; Gridley opérateur, répondit Jason.

— Je voudrais entrer en communication avec Edgar Rice Burroughs ; le connaissez-vous ?

— Il est assis, à l'écoute, près de moi, répondit Jason.

— Dieu soit loué si vous dites vrai, mais comment puis-je savoir que c'est la vérité ? » demanda Perry.

Je griffonnai rapidement un billet que je passai à Jason :

« Demandez-lui s'il se souvient de l'incendie de sa première poudrerie dont les bâtiments eussent été détruits si l'on n'avait pas éteint les flammes en les aspergeant de poudre à canon ? »

Jason sourit à la lecture du billet et transmit.

« Je regrette que David ait eu la fâcheuse idée de parler de cet incident, répondit-on, mais du moins suis-je assuré que Burroughs

est réellement près de vous, comme il est le seul à pouvoir connaître cet épisode. J'ai un long message pour lui. Êtes-vous prêt?

— Oui, répondit Jason.

Voici donc le message qu'Abner Perry lança depuis les entrailles de la Terre, dans l'empire de Pellucidar.



INTRODUCTION

Il doit y avoir quelque quinze ans que David Innés et moi-même émergeâmes de la surface intérieure de la croûte terrestre, pour pénétrer dans le sauvage Pellucidar ; mais lorsqu'un soleil immobile se tient éternellement au zénith, qu'il n'existe ni lune ni étoiles pour servir de repères, alors le temps perd toute signification, si bien qu'une année peut paraître un siècle et réciproquement. Qui peut savoir ?

Bien sûr, depuis que David revint de la surface de la Terre, rapportant un grand nombre des fruits bénis de la civilisation, nous avons trouvé le moyen de mesurer le temps, mais cela n'a pas plu au peuple. Les gens trouvèrent que la notion de temps leur imposait des restrictions et des limitations qu'ils n'avaient jamais connues auparavant. Ils en vinrent à manifester de la haine, puis de l'ignorance, si bien que David, dans la bonté de son cœur, promulgua un édit abolissant le temps dans l'empire de Pellucidar.

A l'époque, je considérai cet édit comme une mesure rétrograde, mais je suis résigné à présent et peut-être plus heureux, car après tout, le temps est un maître impitoyable, comme vous autres habitants du monde extérieur, qui êtes des esclaves du Soleil, seriez forcés de l'admettre s'il vous arrivait d'y réfléchir.

Ici, en Pellucidar, nous mangeons lorsque nous avons faim, dormons lorsque nous sommes las, partons en voyage lorsque cela nous chante et arrivons à destination lorsque le voyage est terminé ; d'autre part, nous ne sommes pas plus vieux parce que la Terre a accompli soixante-dix révolutions autour du Soleil depuis notre naissance, car nous sommes dans une ignorance totale de ce fait.

Peut-être suis-je ici depuis quinze ans, mais qu'importe ? En arrivant je ne connaissais rien à la radio — mes recherches et mes études avaient d'autres objectifs — mais lorsque David rentra du monde extérieur, il rapporta de nombreux ouvrages scientifiques où j'ai puisé tout ce que je sais en matière de radio, connaissances qui m'ont suffi pour ériger deux stations qui fonctionnent de façon satisfaisante, l'une à Greenwich, l'autre dans la capitale de l'Empire de Pellucidar.

Mais en dépit de tous mes efforts, je n'ai jamais pu recevoir aucun signal du monde extérieur, et au bout d'un certain temps j'ai mis un terme à mes essais infructueux, convaincu que la croûte terrestre était imperméable aux ondes hertziennes.

En fait, nous ne nous servions que rarement de nos stations, car après tout, Pellucidar émerge à peine de l'âge de pierre et, dans l'économie de l'âge de pierre, la radio ne constitue pas un besoin très urgent.

Mais parfois il m'arrivait de jouer avec les manettes et, à plusieurs reprises, il m'a semblé entendre des voix et des bruits qui ne pouvaient provenir de Pellucidar. Ils étaient trop faibles pour être autre chose que de vagues suggestions chargées néanmoins de mystérieuses promesses, si bien que j'entrepris une série de modifications et de réglages qui me conduisirent enfin à cette merveilleuse occurrence qui vient seulement de s'accomplir.

Le ravissement que je ressens à vous parler ne le cède qu'à mon soulagement de pouvoir vous demander du secours. David est en péril. Il est captif dans le Nord, ou du moins ce que j'appelle le Nord puisque les points cardinaux sont inconnus en Pellucidar.

J'ai néanmoins reçu de ses nouvelles. Il m'a fait parvenir un message dans lequel il expose une surprenante théorie, selon laquelle il serait possible d'obtenir de l'aide de l'extérieur — mais permettez-moi de vous conter toute l'histoire; l'histoire du désastre dont fut victime David Innés, les causes qui l'ont engendré et ensuite, vous serez mieux placés pour juger s'il est ou non possible d'envoyer des secours depuis la croûte extérieure.

Toute l'affaire remonte à notre série de victoires sur les Mahars, dont la race domina autrefois Pellucidar. Lorsque, grâce à nos armées bien organisées, équipées d'armes à feu et autres, inconnues des Mahars ou de leurs simiesques mercenaires, les Sagoths, nous vainquîmes les monstres reptiliens et refoulâmes leurs visqueuses hordes au-delà des confins de l'empire, la race humaine du monde intérieur, pour la première fois de son histoire, prit la place qui lui revenait de droit, dans l'ordre de la création.

Mais nos victoires établirent les fondements du désastre qui devait s'abattre sur nous.

Durant un temps, nul Mahar ne pénétra dans les limites d'aucun des royaumes qui constituent l'Empire de Pellucidar; mais bientôt nous fûmes avisés de leur présence ici et là — il s'agissait de petits groupes vivant sur les rivages de la mer ou des lacs, loin des habitations humaines.

Ils ne nous causaient pas d'ennuis — leur ancienne puissance s'était écroulée sans recours; leurs Sagoths avaient pris place dans les rangs

des régiments de l'Empire ; les Mahars n'avaient plus les moyens de nous faire du mal ; néanmoins, nous ne voulions pas les voir se mêler à nous. Ce sont des mangeurs de chair humaine, et nous n'avions aucune assurance que les chasseurs isolés seraient à l'abri de leur appétit vorace.

Nous voulions les voir partir et c'est pourquoi David envoya contre eux une force armée, mais avec ordre de tenter d'abord la négociation pour les inciter à quitter le territoire de l'Empire de plein gré, plutôt que de se lancer dans une nouvelle guerre dont l'issue pourrait être leur extermination totale.

Un parti de Sagoths accompagnait l'expédition car, seuls de toutes les créatures de Pellucidar, ils peuvent converser au moyen d'un sixième sens, langage des Mahars qui participe de la quatrième dimension.

L'histoire que rapporta l'expédition était assez pitoyable et suscita la compassion de David, comme toutes celles qui décrivent les persécutions et le malheur.

Après que les Mahars eussent été chassés hors de l'Empire, ils cherchèrent un refuge où ils pussent vivre en paix. Ils assurèrent qu'ils avaient accepté philosophiquement l'inévitable, qu'ils ne nourrissaient nullement le dessein de reprendre les hostilités contre la race humaine et qu'ils ne chercheraient, en aucune façon, à retrouver leur ancienne suzeraineté.

Loin, très loin, sur les rivages d'un vaste océan, à l'écart de toute présence humaine, ils s'établirent en paix, mais leur paix ne dura pas longtemps.

Un grand navire apparut un jour, rappelant aux Mahars les premiers vaisseaux qui leur eussent été donné de contempler — les vaisseaux que David et moi avions construits — les premiers, à notre connaissance, qui aient jamais vogué sur les mers de Pellucidar.

Naturellement, notre surprise fut grande d'apprendre qu'il existait dans le monde intérieur une race suffisamment évoluée pour construire des vaisseaux, mais une autre surprise nous était encore réservée. Les Mahars nous assurèrent que ces gens possédaient des armes à feu et que du fait de ces armes et de leurs navires, ils étaient tout aussi formidables que nous, mais infiniment plus féroces, car ils tuaient pour le simple plaisir de tuer.

Après le départ du premier navire, les Mahars conçurent l'espoir de vivre enfin en paix, mais ce rêve ne fut que de courte durée, car bientôt le premier navire revint accompagné de plusieurs bâtiments

similaires manœuvrés par des milliers d'ennemis sanguinaires dont les armes possédaient une efficacité contre laquelle les grands reptiles n'avaient que peu ou pas de défense.

Poussés par l'unique désir d'échapper à l'homme, les Mahars abandonnèrent leur nouveau refuge et battirent en retraite d'une courte distance en direction de l'Empire. Mais leurs ennemis, mûs apparemment par la rage de la persécution, les poursuivirent et, dès lors, les Mahars n'eurent d'autre ressource que de céder une nouvelle fois du terrain devant la férocité de leurs attaques réitérées.

Ils finirent par chercher un refuge à l'intérieur des limites de l'Empire, et l'expédition lancée par David était à peine revenue à sa base que nous eûmes la preuve définitive de la véracité de leurs dires par les messages que nous reçûmes de nos frontières de l'extrême Nord, signalant une invasion par une race étrange de sauvages hommes blancs.

Particulièrement pressant fut l'appel que nous reçûmes de Goork, roi de Thuria, dont les frontières s'étendent sur une grande distance, au-delà du Pays de l'Ombre Sinistre.

Quelques-uns de ses chasseurs avaient été surpris par l'envahisseur et tous, à part quelques rares rescapés, avaient été tués ou faits prisonniers.

Alors, il avait lancé des guerriers à leur rencontre, mais ceux-ci à leur tour avaient subi un sort identique, écrasés sous le nombre. A la suite de quoi, le roi avait envoyé un coureur vers David, pour supplier l'Empereur de lui faire parvenir des troupes de renfort.

Le coureur était à peine parvenu à destination, qu'un second message annonça la nouvelle de la capture et de la mise à sac de la ville principale du royaume de Thuria; survint ensuite un troisième émissaire, envoyé par le chef des envahisseurs, et qui portait un ultimatum enjoignant à David de se présenter à lui porteur d'un tribut, faute de quoi il détruirait le pays et mettrait à mort les prisonniers qu'il retenait en otage.

Pour toute réponse, David dépêcha Tanar, fils de Ghak, avec mission d'exiger la libération de tous les prisonniers et le départ des envahisseurs.

Immédiatement, des coureurs furent lancés vers les plus proches royaumes de l'Empire, et avant même que Tanar n'eût atteint le Pays de l'Ombre Sinistre, dix mille guerriers avaient pris le même chemin pour soutenir les exigences de l'Empereur et chasser le sauvage ennemi de Pellucidar.

Tandis que David s'approchait du Pays de l'Ombre Sinistre qui s'étend sous le mystérieux satellite de Pelluddar, une grande colonne de fumée fut aperçue dans le lointain sans horizon, devant la troupe.

Il ne fut pas nécessaire de presser les infatigables guerriers d'accélérer l'allure, car tous avaient compris que les envahisseurs s'étaient emparés d'un autre village et y avaient mis le feu.

Alors survinrent les réfugiés — uniquement composés de femmes et d'enfants — et, derrière eux, une mince ligne de guerriers s'efforçant de contenir une horde d'étrangers basanés et barbus, pourvus d'étranges armes rappelant les anciennes arquebuses aux embouchures évasées à la manière des tromblons — énormes engins fort peu maniables, qui vomissaient flammes, fumée en même temps que des pierres et des fragments de métal.

Si les Pelluridariens, luttant à un contre dix, purent néanmoins contenir leurs sauvages ennemis, c'est en raison des armes plus modernes que David et moi-même leur avions appris à fabriquer et à utiliser.

La moitié, peut-être, des guerriers de Thuria étaient équipés de ces armes et c'est grâce à elles qu'ils furent sauvés d'une déroute totale, voire d'un anéantissement complet.

Frénétiques furent les cris de joie, lorsque les premiers des réfugiés découvrirent et reconnurent la troupe venue à leur secours.

Chez Goork et son peuple, comme chez plusieurs autres royaumes éloignés, l'allégeance à l'égard de l'Empire était devenue quelque peu vacillante, mais la démonstration pratique de la valeur de la Fédération, mit, je crois, un terme à leurs doutes pour toujours et fit des habitants du Pays de l'Ombre Sinistre et de leur roi, les plus loyaux sujets parmi tous ceux soumis à la tutelle de David.

L'apparition de dix mille guerriers bien armés eut sur l'ennemi un effet rapidement perceptible. Sa progression s'arrêta, et devant notre avance, il battit en retraite, mais en opposant toutefois une vigoureuse résistance.

David apprit de la bouche de Goork que Tanar avait été retenu comme otage, mais en dépit de nombreuses tentatives pour ouvrir des négociations avec l'ennemi en vue d'échanger quelques prisonniers qui étaient tombés entre nos mains, contre Tanar et d'autres Pellucidariens, il ne put jamais parvenir à ses fins.

Nos forces repoussèrent les envahisseurs très loin au-delà des frontières de l'Empire, jusqu'au rivage d'une mer lointaine, où, avec bien des difficultés et au prix de maintes vies humaines, les agres-

seurs réussirent enfin à réembarquer leurs troupes décimées sur des vaisseaux d'une ligne aussi archaïque que leurs antiques arquebuses.

Leurs navires s'élevaient à des hauteurs exagérées, tant à la proue qu'à la poupe, celle-ci étant composée de plusieurs étages superposés, ou ponts couverts. Toute la partie des bâtiments située au-dessus de la ligne de flottaison était surchargée de sculptures compliquées, et chacun d'eux portait une figure de proue peinturlurée de couleurs criardes, comme d'ailleurs le reste du navire — en général un personnage héroïque, une femme nue ou une sirène, grandeur nature.

Les hommes eux-mêmes n'étaient pas moins bizarres et bigarrés, portant des turbans de couleurs vives autour de la tête, de larges ceintures de teintes éclatantes et de gigantesques bottes à chaudron — du moins ceux qui n'allaient pas les pieds nus et à demi dévêtus.

Outre leurs arquebuses, ils avaient d'énormes pistolets et des poignards passés à leur ceinture, tandis qu'à leurs hanches pendaient des coutelas. Dans l'ensemble, avec leur barbe hirsute et leur visage féroce, ils formaient une troupe à la fois inquiétante et pittoresque.

De la bouche des derniers prisonniers capturés au cours des combats sur le rivage, David apprit que Tanar était toujours vivant et que le chef des envahisseurs avait résolu de le ramener dans son propre pays dans l'espoir d'apprendre de lui les secrets de la fabrication de nos armes et de notre poudre dont il avait apprécié la supériorité, car, nonobstant mes premiers échecs, j'avais, et non sans un certain orgueil, finalement composé une poudre qui non seulement brûlait, mais encore dégageait suffisamment de puissance pour nous donner des résultats fort satisfaisants. Je mets actuellement au point une poudre à la fois silencieuse et sans fumée, mais l'honnêteté me contraint à avouer que mes premières expériences n'ont pas entièrement répondu à mes espoirs ; en effet la détonation de la première charge fut bien près de me crever le tympan et remplit à ce point mes yeux de fumée qu'un instant je me crus aveugle.

Lorsque David vit s'éloigner les vaisseaux ennemis emmenant Tanar prisonnier, il pensa défaillir de douleur car celui-ci avait toujours été très cher au cœur de l'Empereur et de sa Gracieuse Impératrice, Diane la Magnifique. Ils le considéraient comme leur propre fils.

Aucun de nos navires ne croisait sur cette mer, et David ne pouvait suivre la flotte ennemie avec son armée ; étant David, il ne pouvait pas davantage abandonner le fils de son meilleur ami entre les mains

d'un féroce ennemi sans avoir épuisé tous les moyens en son pouvoir pour le délivrer.

Outre les prisonniers tombés entre ses mains, David avait capturé l'un des petits canots utilisés par l'ennemi pour opérer son réembarquement, et c'est ce qui lui suggéra la folle entreprise dans laquelle il se jeta sans réfléchir davantage.

La barque avait quelque cinq mètres de long et était munie à la fois de rames et d'une voile. Elle était large et ventrue et, selon toutes apparences, robuste et fort apte à tenir la mer, quoique pitoyablement chétive en regard des dangers qu'elle devrait affronter sur un océan inconnu, peuplé, comme tous ceux de Pellucidar, de monstres gigantesques d'un caractère ombrageux et d'un appétit insatiable.

Debout sur le rivage, le regard fixé sur les formes indistinctes des navires en retraite, David prit une décision. Autour de lui se trouvaient les capitaines et les souverains des Royaumes Fédérés de Pellucidar et derrière eux, dix mille guerriers, appuyés sur leurs armes. A côté, les prisonniers maussades, sous bonne garde, suivaient de l'œil la disparition de leurs camarades dans le lointain, avec le désespoir et l'envie que chacun devine.

David se retourna vers son peuple.

« Ces navires emportent Tanar, fils de Ghak, avec peut-être une vingtaine de jeunes gens de Pellucidar. Jamais, et ce serait folie de croire le contraire, l'ennemi ne nous ramènera nos camarades, mais on peut facilement imaginer le traitement qui leur sera infligé par cette race sauvage et sanguinaire.

» Nous ne pouvons les abandonner, tant qu'il nous reste un moyen de nous lancer à leur poursuite. Ce moyen, le voici », dit-il en désignant du geste la petite embarcation.

— Vingt hommes, à peine, pourraient prendre place à son bord, cria l'un des assistants, non loin de l'Empereur.

— Trois hommes suffiront, répliqua David, car c'est à la stratégie et non à la force que nous ferons appel pour accomplir notre dessein ; il nous suffira peut-être de localiser le bastion ennemi, afin de pouvoir y revenir à la tête d'une force suffisante pour nous en emparer. J'irai, conclut l'Empereur. Qui veut m'accompagner ? »

Aussitôt tous les hommes qui se trouvaient à portée de voix brandirent leurs armes et se pressèrent en avant pour offrir leurs services. David sourit.

« Je n'en attendais pas moins de vous, dit-il, mais je ne puis vous

emmener tous. Je n'ai besoin que d'un seul compagnon et ce sera Ja d'Anoroc, le meilleur marin de Pellucidar ».

Un grand cri retentit, car Ja, roi d'Anoroc, qui est également l'amiral en chef de la flotte de Pellucidar, connaît une énorme popularité à travers l'Empire, et bien que tous fussent déçus de n'être pas désignés ils appréciaient néanmoins la sagesse de ce choix.

« Mais c'est trop peu de deux pour espérer le succès, dit Ghak, et moi qui suis père de Tanar, je devrais être autorisé à vous accompagner.

— Tous les hommes que nous pourrions entasser dans cette barque ne nous seraient d'aucun secours, répliqua David. Dans ce cas, à quoi bon risquer, ne serait-ce qu'une vie supplémentaire ? Si vingt hommes peuvent franchir les dangers inconnus qui nous attendent, pourquoi pas deux ? D'autre part, nous pourrions emporter une bien plus grande réserve de nourriture et d'eau, en prévision d'un séjour prolongé sur une mer dont nous ne connaissons pas les limites, des périodes de calme plat et de longues recherches.

— Mais deux hommes ne suffiront pas pour manœuvrer la barque, objecta un autre, et Ghak a raison — le père de Tanar devrait participer au sauvetage.

— L'Empire a besoin de Ghak, riposta David. Il doit demeurer pour assurer le commandement des armées, au nom de l'Impératrice, jusqu'à mon retour, mais un troisième homme prendra place à nos côtés.

— Qui ? demanda Ghak.

— L'un des prisonniers, répondit David, en échange de sa liberté. Nous devrions facilement en trouver un qui consente à nous conduire jusqu'au pays ennemi ».

La chose ne présenta en effet aucune difficulté, puisque tous les prisonniers se portèrent volontaires, sitôt que la proposition leur eut été soumise.

David fixa son choix sur un jeune gaillard qui déclara s'appeler Fitt et dont le visage paraissait plus ouvert et plus honnête qu'aucun de ceux de ses compagnons.

Vint ensuite le moment d'approvisionner le bateau. Des vessies furent remplies d'eau fraîche, cependant qu'on garnissait d'autres récipients de même nature, de maïs, de poisson séché et de viande boucanée. Le tout fut chargé dans la barque jusqu'au moment où l'on jugea qu'il serait périlleux d'en ajouter davantage. Il y avait peut-être là de quoi nourrir trois hommes pendant un voyage d'un an, sur

l'écorce extérieure de la Terre où le temps fait partie intégrante de toutes les prévisions.

Fitt, le prisonnier qui devait accompagner David et Ja, assura notre ami que le quart suffirait amplement, vu qu'ils trouveraient sur leur route des points où ils pourraient se ravitailler en eau et se procurer du gibier en quantité, aussi bien que des fruits, noix et légumes. Mais David se refusa à réduire d'un gramme la cargaison qu'il avait décidé d'emporter.

Au moment où les trois hommes se préparaient à embarquer, David eut un dernier entretien avec Ghak.

— Vous avez vu la taille et l'armement des vaisseaux ennemis, dit-il. Avant de vous quitter, je vous recommande de construire immédiatement une flotte capable de s'opposer victorieusement à ces grands bâtiments ennemis — notez qu'elle doit se construire sur les rives de cette mer — et dans l'intervalle de lancer des expéditions à la recherche d'une voie maritime reliant cet océan au nôtre. Si vous parveniez à la découvrir, tous nos navires deviendraient utilisables et la construction de la flotte la plus importante serait accélérée en faisant appel aux chantiers de construction navale d'Anoroc.

» Lorsque vous aurez terminé cinquante navires et constitué leurs équipages, lancez-vous à notre secours, si nous ne sommes pas encore rentrés à ce moment. Épargnez ces prisonniers et traitez-les bien, car seuls ils peuvent nous conduire jusqu'à leur pays ».

Et alors, David I^{er}, Empereur de Pellucidar, et Ja, roi d'Anoroc, accompagnés du prisonnier Fitt, montèrent à bord du frêle esquif; des mains amies les poussèrent sur les longues houles de la mer; dix mille gorges les acclamèrent en leur souhaitant bon voyage et dix mille paires d'yeux les suivirent jusqu'au moment où ils disparurent dans le brouillard du lointain incurvé et sans horizon, si caractéristique de Pellucidar.

David avait pris le départ pour une aventure glorieuse, mais vaine, et, dans la lointaine capitale de l'Empire, pleureraient bientôt les yeux de Diane la Magnifique.



CHAPITRE I^{er} :

STELLARA

Le grand vaisseau vibra sous le recul du canon et les rafales de mousqueterie. Le grondement des armes à feu dans les autres bâtiments, comme à son propre bord était assourdissant. Dans les ponts inférieurs, l'air était âcre et empesté par la fumée de la poudre brûlée.

Tanar de Pellucidar, enchaîné dans la cale, en compagnie d'autres prisonniers, percevait ce vacarme et respirait cette fumée. Il entendit le fracas de la chaîne d'ancre, sentit la tension de la masse à laquelle ses chaînes étaient rivées et le mouvement amplifié de la coque lui apprit alors que le vaisseau avait appareillé.

Bientôt la canonnade cessa et au balancement régulier du navire il comprit qu'il voguait en pleine mer. Dans l'obscurité de la cale, Tanar ne distinguait rien. Parfois les prisonniers échangeaient quelques paroles, mais leurs pensées n'étaient rien moins que gaies, et c'est pourquoi, la plupart du temps, ils demeuraient silencieux, à attendre... Attendre quoi ?

Puis la faim et la soif se firent sentir durement. S'ils savaient que le navire avait pris le large, ils n'avaient aucune notion du temps. Ils avaient seulement conscience de leur faim et de leur soif et ils sentaient confusément que le bâtiment devait se trouver très loin sur la mer inconnue, faisant voile pour une destination mystérieuse.

Bientôt s'ouvrit une écoutille et des hommes entrèrent, portant de la nourriture et de l'eau — une nourriture grossière, de l'eau qui sentait mauvais et dont le goût était pire encore, mais ils avaient faim et soif.

« Où se trouve le nommé Tanar ? demanda l'un des hommes.

— Je suis Tanar, répondit le fils de Ghak.

— On te demande sur le pont, dit l'homme, et au moyen d'une clé gigantesque, il ouvrit le cadenas massif, entièrement façonné à la main, qui retenait Tanar enchaîné au mât. Suis-moi ! »

La brillante lumière du jour perpétuel de Pellucidar aveugla le Sarien lorsqu'il émergea sur le pont, en sortant du trou obscur où il était demeuré confiné, et une minute entière s'écoula avant que ses yeux fussent capables de supporter la lumière ; mais le garde l'entraîna

sans douceur et Tanar trébucha sur le long escalier menant au pont supérieur, à la poupe du navire, lorsqu'il recouvra l'usage de la vue.

En gravissant le pont supérieur, il vit les chefs de la horde Korsar assemblés et, parmi eux, deux femmes. L'une était vieille et laide, mais la seconde était belle; cependant Tanar n'avait d'yeux ni pour l'une ni pour l'autre — seuls l'intéressaient les ennemis mâles, qu'il pourrait combattre, tuer peut-être, car tel était le seul intérêt qu'un ennemi pouvait présenter pour Tanar le Sarien; étant ce qu'il était, il ne pouvait s'attaquer à des femmes, fussent-elles ennemies; du moins, pouvait-il les ignorer; ce qu'il fit.

Il fut conduit devant un gaillard immense, dont la barbe broussailleuse dissimulait presque entièrement la face — une espèce de grand matamore au chef enturbanné d'une écharpe écarlate. Mais à part un gilet brodé, sans manches, ouvert sur le devant, l'homme était nu jusqu'à la ceinture, autour de laquelle s'enroulait une seconde écharpe de couleur criarde où étaient glissés deux énormes pistolets et autant de longs poignards, tandis qu'un coutelas pendait à sa hanche. La poignée de cette dernière arme était richement ornée d'incrustations de perles et de pierres précieuses.

C'était un homme puissant que le Cid, chef des Korsars, forban énorme et brutal. Sa position parmi les rudes et querelleurs Korsars ne pouvait être maintenue que par un individu de sa trempe.

Autour de lui, sur la poupe élevée, se trouvait une compagnie d'épais ruffians de même mouture, cependant qu'en contre-bas, au milieu du bâtiment, une foule de coupe-jarrets de moindre importance, composée de simples matelots, se détendaient au gré de leur fantaisie après les dangers et les épreuves d'une dure campagne.

C'étaient de vraies brutes pour la plupart, n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon court, les inévitables écharpes criardes et le serre-tête — société qui n'avait rien d'aimable à coup sûr, mais qui ne manquait pas de pittoresque.

Aux côtés du Cid se tenait un homme plus jeune qui pouvait se prévaloir d'une laideur rare, car, en travers d'une face capable de décourager l'amour d'une mère, s'étendait une répugnante cicatrice qui partait de l'arcade sourcilière gauche pour aboutir au coin droit de la bouche, coupant le nez d'une entaille profonde et rouge. L'œil gauche n'avait plus de paupière et la prunelle fixait perpétuellement un point situé au-dessus de l'oreille, comme pourrait le faire un œil mort, cependant que la lèvre supérieure était tirée en permanence